

Marcel Janvier

Je reviendrai à Buenos Aires

(Volveré a Buenos Aires)



*A la porte jaune,
Tout en haut du Corbu ...*

EXTRAIT

– Bonjour, je viens pour l'appartement.

– Oui, entrez, je vous prie.

Un flot de lumière jaillit dans la pièce. Les souvenirs affluent brutalement dans sa tête et y défilent un certain temps.

– Monsieur, ça va ?...

– Oui, oui, excusez-moi, le soleil m'a surpris.

– Il est en effet très présent à cette heure...
monsieur ?...

– Marais, Paul Marais.

Du regard, le visiteur balaie la pièce de long en large et de bas en haut. « Rien n'a vraiment changé », pense-t-il. Il s'approche de la baie vitrée. La Loire, au loin, serpente toujours sous ce pont qui, toutefois, n'existait pas avant. Les zones pavillonnaires ont aussi largement grignoté la campagne environnante. La prairie, en contrebas, est toujours ceinturée par les garages. Son regard se porte irrésistiblement sur le côté droit, là où il avait le sien.

– Vous désirez visiter, je suppose ?...

Paul ne répond pas mais suit néanmoins l'homme jusqu'au bas de l'escalier où, l'espace d'un instant, il croit voir sur le sol une marre de sang...

- Ici, une première pièce, à côté la salle de bains, ensuite les toilettes...

- Monsieur !...

- Oui, je vous écoute, je regarde aussi...

- Là, un espace rangement où j'ai installé un lave-linge, ensuite nous passons côté est avec deux petites pièces communicantes. Au fond une autre loggia, venez voir, approchez...

- Non, ce n'est pas utile, je connais parfaitement ce lieu, parlons plutôt de vos conditions de vente...

- Vous connaissez ce lieu, ici même ?

- Oui, j'y ai habité il y a bien longtemps et j'appréciais beaucoup d'y vivre, alors quand j'ai vu que cet appartement était à vendre, de retour dans la région, je n'ai pas hésité. Comme quoi la vie a plus d'un tour dans son sac. A propos, j'ai vu, des travaux sont en cours pour un parking souterrain ?...

- Oui, écologie oblige, c'est la mode incontournable, vous savez bien, ils parlent même de végétaliser la terrasse, et les garages dans le champ seront détruits pour replanter les haies d'origine...

- Mais ces garages, justement, sont-ils encore opérationnels ? Je veux dire, y avez-vous encore accès ?...

- Pour l'instant, oui, pour quelques mois au moins, vu l'avancée du parking souterrain en

cours...Il y a un problème ?

– Non, non, aucun, dites-moi plutôt votre prix...à combien estimez-vous cet appartement, aujourd'hui ?...

– Cent quarante mille euros, pas moins, j'ai fait des travaux, les sols, la cuisine...

– Parfait, j'achète !

– Vous achetez ?

– Oui, j'achète, je suis là pour ça... Préparez les papiers et joignez-moi à ce numéro, le plus tôt sera le mieux.

L'homme, visiblement surpris de n'être pas confronté à des négociations, auxquelles il s'était d'ailleurs préparé, regarde, dubitatif, la carte de visite que lui a donnée Paul. Puis il demande :

– Vous payez cash ?

– Oui cash, monsieur, j'ai ce qu'il faut et, je vous le répète, le plus tôt sera le mieux ! Au revoir, donc ...

Paul serre la main du vendeur et, comme s'il était déjà chez lui, ouvre la première porte, puis la seconde et se dirige à gauche vers les ascenseurs. En descendant, entre trois jeunes femmes qui papotent, il remarque que le fournisseur des ascenseurs a changé mais que les six rues et la terrasse sont toujours desservies comme avant. Dans le hall, en revanche, règne une animation qu'il n'a pas connue. Un marché y est installé. On y vend des légumes, du miel, du cidre, des pommes, des volailles, même des galettes et des crêpes. Difficile, dans cette agitation, de se frayer

un passage vers la sortie. Après la porte automatique, il se dirige vers la droite pour rejoindre le parking nord, le seul accessible à cause des travaux, sous l'autre existant, au sud-est. « C'est toujours aussi bien, ici », se dit-il en regagnant sa voiture, « et ça ressemble à nulle part ailleurs ». Il y serait bien resté, d'ailleurs, dans cette habitation atypique, peut-être la vie, si... oui, si...

– Mais comment l'as-tu appris ?

– Sur Ouest-France, en pages locales, moi qui ne les lis jamais d'habitude.

– Et pour l'appartement ?

– Quelques jours plus tard, encore pas hasard, en cherchant une voiture sur « Le bon coin ». Incroyable mais vrai, on ne voit ça que dans les romans, non ?

– Tu l'auras quand, l'appartement ?

– J'attends des nouvelles, je n'ai pas discuté le prix et il n'y a pas de raison qu'il m'échappe maintenant. Après, faudra ne pas traîner et faire le boulot, ça ne devrait pas poser de problème particulier. Tu m'aideras, évidemment ?...

– Je t'aiderai, je t'aiderai... J'ai oublié tout ça, moi, mais je t'avouerai que j'y ai pensé longtemps. Dans un livre ou un film, c'est bien mais quand faut vivre ce genre d'histoire, c'est autre chose ...

– Tu crois que ça ne m'a pas travaillé, moi aussi ?

– Toi, c'est normal, tu étais au cœur de l'affaire, si je puis dire ...

– Bon, allez, tu m'aideras ?

Serge ne répond pas. Son regard s'évade vers la fontaine de la Place Royale qu'il voit derrière les vitres de la brasserie. La nuit descend sur la ville, en cette fin d'été. Un silence oppressant s'est installé entre les deux hommes. Puis, soudain, le visage de Serge s'éclaircit :

– Mais oui, je t'aiderai, évidemment !

– Tu es un frère, je savais que tu ne me laisserais pas tomber.

Puis s'adressant au serveur qui passait près d'eux :

– Deux Jack Daniel's, s'il vous plaît !

En revenant à pied, dans le quartier Canclaux, Paul tente de mettre de l'ordre dans le bouillonnement de ses pensées. Pourquoi cette envie subite de revoir Clémence, cette jeune avocate qu'il avait connue peu de temps après avoir déménagé de la Maison Radieuse pour habiter le quartier du Champ de Mars, non loin de son garage ? Il s'était pourtant bien intégré à Buenos-Aires. Son entreprise fonctionnait à plein régime et il s'était reconstitué une famille, là-bas, et ce n'était pas les femmes qui lui manquaient. D'ailleurs, il leur consacrait beaucoup de temps à ces femmes latines qu'il découvrait, au hasard de sa vie, à l'autre bout du monde. Malgré tout, il pensait souvent à Clémence qui avait su emballer son cœur à la folie. Il est vrai qu'elle était craquante, jolie et d'une simplicité désarmante. Elle ne l'inonda jamais, quand ils vécurent ensemble, du savoir et de la culture qu'il n'avait pas eus, lui qui avait même dû

tricher pour obtenir son certificat d'étude. Il sourit en se remémorant leur rencontre, quand un soir d'hiver sa voiture était tombée en panne à deux pas de son petit garage, rue des Olivettes, dans le quartier du Champ de Mars. Elle semblait perdue comme une petite fille dans la forêt. Lui, il se souvient, fumait une cigarette sur le trottoir en se demandant comment il allait payer les traites de son emprunt. La panne n'était pas bien grave et le seul sourire de Clémence avait suffi à le dédommager. D'ailleurs, grand seigneur, il le lui avait dit. La suite se passa au bistrot du coin où il l'avait invitée pour faire connaissance. Il ne sut que plus tard qu'elle était avocate, sinon il n'aurait pu lui parler aussi librement, ce soir-là, tant ses complexes le paralysaient devant les « intellectuels » ou supposés. Ils s'étaient revus, par la suite, aimés à la folie et bien plus encore. Cependant, il n'appréciait guère ses amis, ces godelureaux méprisants pour tout ce qui n'était pas l'élite et qui se gaussaient de « ces besogneux incultes s'échinant pour trois francs six sous ». Lui n'était pas visé, évidemment, il était le copain de Clémence, patron de garage qu'elle avait dit, et censé appartenir à leur milieu social. N'empêche qu'un jour, n'y tenant plus, il rossa l'un deux à l'issue d'une soirée bien arrosée. Et plus rien ne fut comme avant. Même si Clémence, amoureuse, ne lui en tint pas rigueur. Il se persuada alors, en y ajoutant l'épisode de la Maison Radieuse qu'il traînait comme un boulet, que sa place n'était

plus là, à Nantes, en France, qu'il fallait partir, loin, très loin et oublier, se refaire une vie ailleurs. Il se souvint, opportunément, qu'il avait gardé contact avec un oncle exilé en Argentine. C'est ainsi, qu'un jour, il s'envola pour l'Amérique du sud avec quelques menus bagages et ses talents de mécanicien automobile.

Au fil des rues, il continue à réfléchir. Surtout ne rien dire à Clémence. Elle ne comprendrait rien à cet imbroglio dont elle était, d'ailleurs, complètement étrangère. Il était là pour les vacances et respirer l'air du pays. Point barre. Tout irait bien, à condition de garder la tête froide. Le crachin lui rappela qu'il était à Nantes et il rabattit son chapeau sur les yeux. A la manière d'Humphrey Bogart qu'il avait admiré dans nombre de films en noir et blanc. Il s'identifiait volontiers à ce personnage de légende pour son côté aventurier, viril et séducteur. Mais il restait toutefois Paul Marais, enfant du pays nantais, pas mauvais bougre mais ayant gardé, encore à l'âge adulte, un certain mal-être au fond de ses poches. Auquel, pour ne rien arranger, s'ajoutait une valise encombrante qu'il aurait bien voulu abandonner quelque part sans se retourner...

– Alors, qu'as-tu fait aujourd'hui ?

Clémence est installée sur le canapé. Elle l'attendait en feuilletant un dossier, peut-être celui d'un « grand criminel » qu'elle aurait prochainement